

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 9 OCTOBRE, 1849.

No. 6.

CORRESPONDANCE.

Scène Évangélique.

CHARITÉ, MISÈRE, ÉVANGILE.

Suite et fin.

J'ai rappelé la maladie d'origine de la société, j'ai indiqué le remède et le médecin; il reste maintenant à examiner comment, depuis dix ans, le remède a été appliqué par le médecin. Passer en revue tous les peuples, sonder toutes leurs misères, constater le succès ou l'insuccès de la prédication évangélique, demander compte au Prêtre de ses succès ou de ses échecs, serait un travail qui nécessiterait de longues et savantes recherches; car beaucoup de publicistes ont déjà traité ces grandes questions. Mon but unique est de me renfermer dans le pays que j'habite d'interroger le Canada sur ses souffrances, d'examiner comment depuis dix ans le remède évangélique lui a été appliqué par le prêtre catholique.

J'ai dit: misères physiques... Certes, le Canada en a eu sa bonne part; on se souviendra longtemps de la première apparition du terrible fléau qui nous a encore visité cette année; alors que Québec et Montréal ressemblaient à deux sépultures ouvertes où l'on jetait pêle-mêle et par centaines, officiers et soldats, riches et prolétaires; alors le remède et le médecin évangélique ont-ils manqué? Répondez, habitants de Québec et de Montréal; que faisaient alors vos prêtres? ont-ils fui le troupeau? Les premiers pasteurs n'étaient-ils pas à la tête des ouvriers évangéliques? Ces vénérables évêques ne vous ont-ils point visités et consolés à l'heure de vos souffrances? L'évêque n'a-t-il point fourni sa victime dans la personne de Monseigneur Power? Et ces directeurs de séminaires qui arrosaient de leur sueur leur morceau de pain et le manganisme en contrain; ne les avez-vous point vus s'arrêter au milieu des rues, sur le pas de vos portes, où ils confessaient et ramenaient les plus abattus; n'est-il point connu que tel et tel vicaire n'a point mis bas la soutane pendant des semaines entières? Les consolations et les secours évangéliques n'ont donc point fait défaut.

Mais que peut la parole humaine sans la force de la prière? Vos évêques le savaient bien, c'est pour cela qu'ils vous appelaient au tour des autels de Marie et de votre grande Ste. Anne; au moment où la ville de Paris courait à la chasse de l'humble bergère de Nantère, un pieux évêque se faisait porter en triomphe la statue de Notre Dame Bon-Secours au milieu des rues de Montréal; vous avez ressenti la protection de Notre Dame, quoi qu'on en dise. Sont-ce là les seules misères physiques que vos médecins évangéliques aient soulagées? Les étrangers le rediront, si vous gardez le silence; ces misérables pestiférés Irlandais diront avec quel courage ces jeunes prêtres accouraient à leur secours; ils vous les montreront ces infatigables ouvriers évangéliques au travail le jour et la nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent eux-mêmes et de vives fièvres, ils tombaient comme les foras d'Israël et mouraient pour sauver leurs frères...

J'ai dit misères matérielles... Depuis quelques années la richesse et l'aisance semblent se retirer des bords du St. Laurent; la pauvreté s'avance à grands pas; plus de com-

merce, plus de travail, plus de courage, tout languit, la jeunesse s'enfuit vers des rivages plus fortunés; des cris, des malédictions se font entendre à travers bien des chaumières, dans plus d'une famille les petits enfants disent à leurs mères: *tibi est triduum?* O notre mère, un morceau de pain, et la mère baisant les yeux inondés de ses larmes, ces petits qui se cachent dans son sein... plus loin ce sont des orphelins que des navires étrangers nous apportent chaque année; ailleurs des vieillards, des infirmes délaissés; c'est bien en Canada que le verset du psalmiste trouve son application, c'est bien au médecin évangélique que s'adressent ces paroles: *tibi derelictus est pauper et orphanus tuus et miser.* Les Canadiens, cette jeunesse qui s'enfuit, ces infortunés qui se lamentent dans ces chaumières, ces petits enfants qui demandent du pain à leur mère, ces orphelins étrangers, ces vieillards, ces infirmes, ce monde de pauvres est votre portion, c'est votre héritage, votre famille, votre troupeau, *tibi derelictus est pauper*; vous êtes les protecteurs-nés de tous ces malheureux; je vois des prêtres qui arrêtaient leurs amis qui s'enfuyaient et défrichaient avec eux leurs vieilles foras; les prêtres pénètrent dans les chaumières; plus de cris, plus de malédictions, les petits enfants n'ont plus faim, ils ne pleurent plus. Je vois un prêtre qui trace des lignes, des parallèles, des carrés, des rectangles; puis des maçons qui élevant de gigantesques murailles sur ces ruines, et ces murailles s'appellent hôpital, hospice, maison de refuge, charité, les vieillards et les infirmes, et les orphelins auront un abri. Dites si le prêtre Canadien remplit sa mission évangélique? citez-moi une misère matérielle qu'il ne soulage ou ne console; le naufrage, l'incendie, l'infortuné quel qu'il soit ne me démentiront certainement pas. Est-il une souscription qu'il ne soit pas le nom du prêtre? Ces anges de la charité, qui les a appelés sur la terre? Et ces enfants de Saint-Vincent de Paul, qui les dirige dans leur pieux et héroïque dévouement?

Mais cela est trop flatter pour le prêtre; avant de soulager la misère il veut la sentir lui-même. Aussi, depuis nos évêques jusqu'au dernier prêtre du pays, tous passent par le creuset des privations et des souffrances; car tous commencent leur apostolat par les missions des townships, ou des *chantiers*. Si vous voulez avoir une idée des misères matérielles de ces missions, interrogez les anciens, et *dicent tibi*. Ce qui doit donc consoler le Canadien, c'est de voir à ses côtés le prêtre catholique, et de l'entendre lui crier: courage, frère, le chemin que nous parcourons est rudes et difficile, mais il conduit à la patrie. Si donc le prêtre Canadien est dans une position plus douce, ne l'a-t-il pas bien gagnée au prix de ses sueurs et de sa santé. Soldat de la grande armée, il pourra aussi vous montrer ses cheveux blancs au milieu des camps et dans le ruidé métier de la guerre. Vous jugerez de son courage par ses rhumatismes et infirmités. Oui, direz-vous, celui là a bien mérité de son pays.

J'ai dit: misères morales; et celles-ci sont bien les plus poignantes et les plus difficiles à guérir, aussi pour les atteindre faudra-t-il qu'il y ait dans le prêtre catholique du père, du docteur, du juge et du médecin... du père, pour recevoir et embrasser les prodigues; du docteur, pour éclairer cette race pharisaique et de

mauvaise foi; du juge, pour faire sortir de leurs doutes ces consciences pusillanimes et indécises, du médecin, pour trancher et couper ce pied, cet œil qui scandalise. Prodignes ou Magdeléines, qui que vous soyez, quand vous avez prononcé le célèbre *ergam et ibo*; dites-moi, ne sont-ce pas des pères que vous avez rencontrés dans vos prêches? pourquoi ces retranchements, ces nevaies, ces quarante heures? N'est-ce point pour guérir vos misères morales? N'est-ce point pour attendre et consoler les prodigues que ces pères viennent pendant des quarante heures, des neuf jours sur le chemin de la vie? Ils commencent leur troupeau, ils comptent leurs brebis, et si quelques unes n'entendent pas la voix de leur pasteur, ils sont inquiets, souffrants; oh! qu'ils abandonnaient avec délices le troupeau pour courir après les pauvres errantes... ce serait ici le lieu de dire combien de cœurs froissés ont été calmés, combien de frères séparés ont été rapprochés, combien de procès ont été arrêtés, combien de fortunes ébranlées ont été rassurées; combien de grâces et de pardons obtenus, combien de faveurs et de places accordées au nom du prêtre. Avez-vous jamais été repoussés toutes les fois que vous êtes allés à lui? Non, dans la plus petite campagne du Canada, il n'est peut-être pas un habitant qui ne soit redevable à son curé du soulagement de telle et telle misère morale; ceci assurément est bien glorieux pour le clergé; mais je ne suis pas étonné si je considère son caractère national. Un savant évêque disait, il y a quelques jours, aux élèves de son petit séminaire: la France est toujours la France, elle promène ses regards sur le monde qu'elle domine par la supériorité de son intelligence et par la puissance de son action et cherche là où il y a du bien à faire. Alors tantôt elle s'élançait vers la Grèce pour l'affranchir, tantôt vers l'Afrique pour la civiliser, tantôt vers la Capitale du monde chrétien pour l'arracher à l'anarchie et à Rome comme à Navarin et comme à Isly elle fait elle-même, aussi qu'on l'a dit, dans les frais de ses victoires et se trouve suffisamment payée par la joie et par la gloire d'avoir fait le bien... Eh bien, moi je dirai; le Canada est toujours le fils de la France par le cœur et le sentiment; le Canada comme sa mère promène ses regards autour de lui, et cherche là où il y a du bien à faire... alors il s'élançait vers les glaciers d'Hudson; vers les immenses plaines de la rivière Rouge; vers les montagnes rocheuses de l'Orégon; il n'est pas un point où il y a des misères morales à soulager, que le prêtre Canadien n'atteigne. Le Canada donne des Evêques et des Missionnaires presque à toute l'Amérique du nord. Et ce qu'il y a de plus frappant, c'est que l'on peut dire de la fille comme de la mère, elle seule fait tous les frais de ses victoires et se trouve suffisamment payée par la joie et par la gloire d'avoir fait le bien.

Demandez le plutôt, Canadiens, aux Evêques et aux missionnaires, à qui vous envoyez vos annués; ou dans quelques centaines d'années quand le voyageur passera au milieu de ces nations et les interrogera ou lui répondra: c'est au Canada que nous devons notre religion et notre nationalité... Ne sera-ce pas là une belle gloire! L'auriez-vous jamais eu, Canadiens, cette gloire, si votre clergé n'était plus un médecin évangélique qui s'occupait de guérir les misères morales...

Enfin j'ai dit misères intellectuelles... grâces soient rendues au clergé, nous avons encore peu eu de ravages à constater: la philosophie, la littérature et les arts sont encore catholiques; les enfants du peuple apprennent toujours à lire dans le catéchisme; le sorbonne du Canada ne varie pas dans son enseignement, les professeurs puisent tous à la même source et c'est cette unité d'étude qui entretient la paix et le calme des intelligences de la grande masse. L'on entend bien au loin un murmure, un bruit qui ne laisse pas que d'inquiéter les plus timides; mais que les hommes sérieux pressent leurs rangs, qu'ils se ravissent et du haut de la position que leur a faite la philosophie catholique qu'ils considèrent les ruines intellectuelles que le libéralisme philosophique et littéraire a amoncelées en Europe depuis cinquante ans, qu'ils s'instruisent à une pareille école, et le bruit se perdra dans l'espace et la trombe passera on s'inclinant devant la voûte du roi. Puissent mes prières et mes vœux être exaucés, et le Canada sera encore longtemps la patrie des idées saines et rigides comme son climat.

J. MACQUET PIRE.

FRANCE.

Nous continuons de donner l'opinion de divers journaux français au sujet de la lettre de Louis Napoléon.

La Liberté (L'Arras).—Cette lettre, c'est un discrédit jeté sur Pie IX. Elle suppose que le Pape se laisse mener par ses subalternes, ou qu'il est d'accord avec leur prétendu *despotisme*. Dans le premier cas, c'est une absence complète de fermeté; dans le second, c'est une complication de tyrannie; dans tous les deux c'est l'avilissement du caractère du Pontife.

Cette lettre est une prime à la politique rouge. Toutes les familles catholiques l'exaltent en cœur. Les mazziniques, les révolutionnaires du 13 juin s'efforcent qu'elle ne soit pas autre chose, et l'on va les juger!

C'est une témérité ou une recule. Si l'on craint Pie IX, on a contre soi l'Autriche, Naples et l'Espagne; veut-on passer à ces puissances le cas de guerre?—Témérité.

Si Pie IX se réfugie sous le drapeau de l'Autriche, refusera-t-on d'exécuter les menaces qu'on a faites?—Recule.

C'est un attentat contre la liberté d'un souverain. Le Pape est maître chez lui, on il n'est rien. Lui dicter sa politique, c'est en faire un préfet de la République française.

L'Union-Franco-Comtoise.—Par la lettre du président de la République, notre position, vis-à-vis du Pape et vis-à-vis des puissances étrangères, subit des changements importants. Ce n'est plus en amis que nous sommes à Rome, c'est en dominateurs et en maîtres. Nous ne restaurons plus le Pape, nous ne lui rendons pas sa liberté d'action, nous lui imposons des conditions; nous rendons sa position aussi difficile qu'injuste; nous le dépopularisons aux yeux de ses peuples.

Mais si la France, ou pour mieux dire son gouvernement, entre dans les voies que vient d'ouvrir le président de la République par sa lettre, croit-on que des quatre coins de l'Europe on ne réclamerait pas pour garantir un Souverain-Pontife sa liberté d'action? La papauté est la puissance sociale qui ne

peut recevoir de conditions de personne, même pour les intérêts matériels, parce qu'elle touche aux intérêts du monde entier. Qui peut supposer un instant que les cabinets de l'Europe laisseraient le Pape sous le coup des ordres et des injonctions de la France! Il y a dans la double position du Pape des intérêts de premier ordre, qui ne peuvent être laissés à la discrétion d'un gouvernement quelconque, par la raison bien évidente que ces intérêts touchent à toutes les nations.

Courrier de la Giroude.—La lettre du Président nous a étonnés et affligés. Nous désirons que le chef de l'Etat ne compromette jamais sa personne, que, lorsqu'il la compromet, ce fût au moins pour le bien.

Il y avait une grande pensée religieuse et politique à rétablir le Pape à Rome sans conditions, en lui donnant les conseils que nécessitait la situation. L'influence morale de la France en était accrue, et tous ceux qui ont quelque foi dans les idées religieuses avaient désormais que la France les défendrait. Les services que l'on rend généralement, sans en demander le prix, sont toujours les mieux payés mais ceux dont on exige le salaire deviennent intolérables.

Et si, selon nous, c'était là la vraie, la meilleure politique, nous croyons aussi que c'était la seule voie que l'expérience indiquait.

Se figure-t-on un pape constitutionnel! Lorsque les innombrables États de l'Église seront régis, les Chambres législatives ne chercheront-elles pas à s'occuper des affaires extérieures du gouvernement? Or, ces affaires ne sont-elles pas essentiellement religieuses? Les intérêts immenses représentés par la papauté ne sont-ils pas exclusivement religieux? L'influence de la cour romaine ne vient-elle pas de la considération qui peut entourer son chef, et aussi du poids que la morale et la religion ont nécessairement auprès de ceux qui dirigent les événements de l'Europe? Et la religion peut-elle supporter cette discussion, cette affirmation d'une part, et ces négations d'autres part? Que serait pour le monde chrétien un pontife irresponsable, ayant pour ministre un journaliste heureux, un avocat plaigneur, homme sans passé ni convictions religieuses? Le vicario de Jésus-Christ peut-il être substitué dans sa mission par quelques politiques de carrefour, acclamés par la populo romaine, et se figure-t-on tout le clergé français s'inclinant devant la bulle que Mazzini, imposé par la Chambre, aurait imposée à son tour?

Si la sécularisation du gouvernement du Pape est une idée impraticable, inadmissible, absurde, presque impie, pouvons-nous obliger à une amnistie générale un souverain chassé de ses États? Et quelle générosité y aurait-il à rétablir Pie IX dans Rome en y rappelant les brigands qui l'en ont expulsé? Sans doute, le Code de Napoléon est une fort belle chose; mais les peuples ont des lois différentes, dont l'es ne changent qu'avec la conquête ou par un progrès dont les siècles mesurent les pas.

Si nous avons été à Rome pour forcer le Pape à changer son gouvernement, à subir notre législation, à pardonner aux bandits de tous les pays; ne serait-il pas plus simple de nous y installer à sa place et de rendre un décret? Il se peut très bien que la liberté que nous avons en France soit trop forte pour Rome, de

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada (en 1642)

VI.

Celui qui veut du succès à la chasse, à la pêche, et etc., prend dans ses mains un morceau de Painal, surtout les parties les plus délicates pour la nourriture de l'homme et demande au plus ancien de la cabane ou du village de les bénir (Ils regardent comme plus favorables les bénédictions des uns, que celles des autres). Le vieillard étant alors debout vis-à-vis celui qui tient la viande, dit l'une voix haute et distincte: "Démon d'Arskoi, prends; nous l'offrons ces viandes, et nous t'en préparons un festin afin que tu en manges, que tu nous conduises là où il y a des cerfs et que tu les amènes dans nos filets. Ils ajoutent, quand ce n'est pas le temps de la chasse: afin que tu nous fasses revoir le printemps, goûter aux fruits nouveaux, et aller encore à la chasse en automne." (Dans les maladies): "afin que tu nous fasses revivre la santé."

Aussitôt donc que, pour la première fois, j'eus entendu cette invocation ainsi formulée, je me sentis plein d'horreur pour cette superstition Sauvage, et je pris la résolution de ne jamais toucher aux viandes, qui avaient été ainsi consacrées. Mon abstinence ayant passé à leurs yeux pour un mépris de leur Démon, et pour la cause de leur peu de succès à

la chasse, ils enquirent injustement contre moi une très grande haine. Jer. 15 25. C'est pour quoi voyant qu'ils ne voulaient plus écouter mes instructions, ni m'apprendre leur langue qui m'aidait à répéter leurs folles erreurs, je résolus de donner tout ce temps aux exercices spirituels. Tous les jours le matin je sortais du milieu de Babylone, c'est-à-dire de la cabane, où presque continuellement le démon et les songes étaient l'objet d'un culte superstitieux, et je me retirais sur la montagne. (Gen. 19 17) c'est-à-dire, sur une petite élévation voisine. Là aux pieds d'une grande croix, que j'avais formée sur un gros arbre en enlevant l'écorce, je méditais. Je priais, je lisais le livre de l'imitation de Jésus-Christ, que je venais de recevoir auparavant, et je passais ainsi presque toutes mes journées avec mon Dieu, que j'étais presque seul à honorer et à aimer, dans ces vastes contrées.

Les Sauvages ne courent pas de suite, ce que je faisais; mais m'ayant rencontré un jour, aux pieds de la croix, quand j'étais en prière selon ma coutume, ils s'emportèrent avec plus de fureur contre moi en disant qu'ils avaient en horreur cette croix comme une chose qui leur était inconnue, ainsi, qu'aux Européens leurs voisins et leurs amis (ils parlaient des Hollandais hérétiques).

"Bien que je me fasso abstenir à dessein de prier ostensiblement, et de me mettre à genoux dans la cabane, pour ne pas donner la petite occasion à quelques mauvais propos (car il faut toujours de la prudence surtout avec des Sauvages étrangers à toutes ces choses), je

crus devoir remplir ces devoirs de la piété qui font la vie spirituelle, vie que j'estimais bien plus que celle du corps. J'espérais qu'un jour tout cela leur serait utile, quand viendrait l'heure de leur conversion, marquée dans les desseins de Dieu.

"A cette même grande des Sauvages, se joignant d'autres tourments, la faim, le froid, le mépris des derniers d'entre-eux, et les cruels ressentiments des femmes à qui passe ordinairement tout le profit de la chasse, et qui me regardaient comme la cause de leur pénurie et de leur misère.

"J'eus beaucoup à souffrir de la faim, car presque toutes les viandes (et c'est à la chasse toute leur nourriture) étant offertes au démon comme j'ai dit, je passai plusieurs jours sans manger. Quand je rentrais le soir dans la cabane, avant d'avoir rien pris, je trouvais ordinairement nos Egyptiens assis autour de leurs chaumières, pleines de viandes auxquelles je m'étais sévèrement interdit de toucher, et quoi qu'il se présentât à moi plusieurs raisons pour me persuader d'en agir autrement, cependant grâce à Dieu, je n'ai jamais voulu déroger à ma résolution.

"Quand la faim me pressait, je disais à Dieu: *vous serez remplis des richesses de votre maison.* Ps. 64. 5. et je serai rassasié. Ps. 16 15 lorsque vous me montrerez votre gloire; car alors vous combleriez les desirs ardents de vos serviteurs dans la cité de votre sainte Jérusalem, où vous nourrirez pendant l'éternité du meilleur des aliments. Ps. 147 14.

Comme les neiges étaient déjà abondantes,

le froid me tourmentait aussi beaucoup, n'ayant qu'un vêtement si court et en si mauvais état, et je souffrais surtout la nuit quand on m'obligeait à me coucher sans abri, sur la terre nue, ou sur de rudes écorces.

"Ils avaient une grande provision de peaux de cerfs, qui ne leur servaient pas, et cependant on ne m'en donnait aucune, et même lorsque dans le silence de la nuit, la rigueur du froid me poussait à prendre furtivement une de ces peaux, ils se levaient aussitôt pour me l'arracher, tant ils me haïssaient. Dans ce état ma peau *dessèche dans la possession.* Job. 7. 5. comme dit David, s'ouvrait par le froid, et me causait presque sur tout le corps de vives douleurs; mais quand les peines intérieures se joignirent à toutes ces douleurs du corps, mon état devint comme intolérable. Je me rappelais que tout récemment j'avais été converti du sang de mon très cher compagnon; et ceux qui venaient du village de Guillaume, me disaient qu'il était mort dans les tourments les plus cruels, et qu'à mon retour le même sort m'attendait.

"Ajoutez à cela le souvenir de ma vie passée, souillée de tant de fautes, et si infidèle à Dieu, et alors je gémissais de mourir au milieu de ma course, repoussé par le seigneur, sans mériter, et sans le mérite d'aucune bonne œuvre pour calmer mon juge. Aussi préoccupé et du désir de vivre et de la crainte de mourir, je faisais entendre de tristes soupirs, et je disais à mon Dieu: Quand finiront mes misères et mes douleurs? Quand jerez-vous les yeux sur notre détresse et notre tri-

bulation? Quand nous ferez-vous du calme après la tempête? Quand changerez-vous nos larmes en joie et en allégresse? *J'aurais péri, si le Seigneur n'eût abrégé ces jours-là.* Marc. 13. 20.

"J'avais recours à mon soutien et mon refuge ordinaire, les saintes Ecritures dont j'avais retenu quelques passages. Elles m'apprenaient à considérer en Dieu sa bonté, Sep. 1. et à me rappeler que si j'étais privé des douceurs de la dévotion, le juste rival de la foi. Je les étudiais avec soin, je suivais le cours de leurs eaux pour tâcher d'ôtacher ma soif si prolongée. *Je méditais jour et nuit la loi de Dieu, et si je n'en avais pas fait ainsi l'objet de mes réflexions.* Ps. 118 72 *j'aurais peut-être péri dans mon affliction.* Ps. 123 5 et mon âme, *aurait été enserrée dans ces eaux dévorées.* Mais Dieu soit béni de ne nous avoir pas livrés à la dent de nos ennemis dont l'heure s'est venue, Ps 123 6 *aussi bien que celle de la puissance de ténébres.* Luc. 22 53 Nous avons été alors *ceux de nous excessifs, en sorte que nous étions fatigués de vivre.* 2 Cor. 1 8. ce que je disais avec Job, mais dans un autre sens. *Quand Dieu ne me ferait pas mourir, j'espérerais toujours en lui.* Job 13 15.

"Après deux mois passés dans cette retraite où, habitant les forêts comme Bernard, je ne m'occupais que de Dieu, je devins un tel objet de haine pour tous ces Sauvages, que ne pouvant plus me souffrir, ils me renvoyèrent au village avant l'époque ordinaire. *Devenu aux yeux de Dieu comme une bête de somme.* Ps 72 23.